

MALANKA

Paul-Louis Léger, Pascal Messaoudi / 2018/13'41/ sélection Labo.

1/ Le sacre du printemps.

« Quelque part dans les collines ukrainiennes, près de la frontière roumaine, Gigi célèbre Malanka, une fête païenne dont les ours sont les héros ».

Malanka est une fête populaire ukrainienne célébrée le 13 janvier ; elle termine les festivités de Noël et est souvent la dernière opportunité de faire la fête avant de commencer le carême qui précède Pâques. Cette fête marque le nouvel an dans le calendrier orthodoxe mais tire son inspiration de pratiques païennes comme la « borinka, la danse des ours » ; elle symbolise entre autre la libération du printemps et son accueil par la population. Elle renvoie à des traditions et des pratiques ancestrales.

Durant une journée, de 20h à 20h, les villageois se costumant, parquent en chantant des chansons traditionnelles, en souhaitant la bonne année ou en interagissant avec les spectateurs. Seuls les hommes se déguisent. Ils interprètent divers rôles en portant des costumes et des masques :

- d'animaux : l'ours, la chèvre (symbole d'abondance), les chevaux ou les bœufs...
- liés aux ancêtres : principalement le grand-père et la grand-mère.
- de créatures religieuses : le diable, les démons, l'ange.
- sociaux ou ethniques : le policier, le docteur, le juif, le gipsy, le montagnard hutsul qui vit dans les Carpates ukrainiennes...

La parade fait le tour complet du village. Les participants dansent, chantent, boivent, dans une euphorie désordonnée ; certains simulent des combats, d'autres mènent des ours géants enchaînés ; les plaisanteries et mises en scène sont multiples. Malanka s'inscrit donc aussi comme un carnaval : un moment où il est possible de renverser l'ordre établi, une journée où est toléré ce qui est interdit par les normes de la société.

« Malanka ce sont des sensations qui se réveillent ; c'est comme demander à un cerf pourquoi il brome à l'automne ou aux oiseaux pourquoi ils chantent au printemps. »

2/ Rituel – Une série documentaire de Paul-Louis Léger et Pascal Messaoudi, produite par Les Produits Frais.

Les Produits Frais a décidé de s'investir dans la série documentaire RITUEL en raison de son sujet qui pose des questions essentielles (le rapport à la croyance, la place des rites à notre époque, les liens avec la terre). Mais aussi pour les choix de réalisation comme l'extrême ralenti et le noir et blanc. Ils ont donc collaboré avec Paul-Louis Léger et Pascal Messaoudi afin de réaliser une série documentaire proposant « un point de vue documentaire revisité ».

Malanka, premier court métrage d'une série de 6 épisodes sur les rituels européens, est constitué de deux éléments complémentaires qui s'imbriquent et se répondent :

- le portrait du rituel.

La caméra s'insère dans le déroulement du rituel. Le réalisateur a pris le parti de l'extrême ralenti ce qui donne à l'image un rendu entre la photographie et le film. La bande son est créée à partir

des ambiances de ces rituels (cris, chants, musiques, bruits de la foule...) dans l'esprit d'un documentaire. Ce procédé a déjà été expérimenté par Paul-Louis Léger dans un court métrage intitulé *Carnaval*, diffusé sur France 2 dans la collection Infracourts.

- le portrait d'un participant.

Les participants, d'hier et d'aujourd'hui peuvent être filmés dans 3 types de séquences : au naturel dans leur quotidien, lors de la fabrication du costume, et pendant le rituel. Ils sont filmés en plan large immobiles posant comme pour une photographie, ce qui associé au documentaire rend le regard caméra naturel ; en gros plan en extrême ralenti où le flou se stabilise progressivement.

Ces deux matières premières s'accompagnent de scènes de la vie quotidienne du village selon les mêmes choix de réalisation plan fixe et ralenti : une carriole, un vélo qui passe, une femme qui marche dans la neige, une autre au marché, les chiens... Malanka mobilise le village dans sa globalité et cimente cette communauté.

Les coréalisateurs se sont intéressés aux rituels grâce aux photographies du missionnaire allemand Martin Gusinde au début du XXème, sur les tribus de la Terre de Feu dans les années 20.

Ensuite, ils ont mené des recherches sur les rituels païens encore vivants en Europe, notamment grâce au livre de Charles Fréger, *Wilder Mann*.

Celui-ci est un photographe qui se rend partout dans le monde pour réaliser les portraits de communautés traditionnelles et/ou fermées qui expriment physiquement l'appartenance à un groupe. Pour cet ouvrage, il a rencontré 18 communautés qui célèbrent l'homme sauvage au travers de traditions toujours célébrées en hiver qui évoquent la peur de la mort et l'espoir du printemps. Les hommes se parent alors de peaux de bêtes, de cornes, de cloches, de feuilles et de paille, pour incarner des animaux synonymes de fertilité et de renouveau. Ces portraits sont réalisés en pleine nature et déconnectés de la fête folklorique à laquelle ils participent. Charles Fréger ne revendique pas d'objectivité documentaire (il n'est pas anthropologue), mais plutôt un catalogue photographique qui lui permet de « photographier l'immuable ».

3/ La peau de l'ours.

Malanka est un court métrage documentaire qui repose sur des choix artistiques et thématiques forts.

Noir et blanc

Ce choix esthétique permet de donner une cohérence à l'ensemble des courts métrages. Mais il s'inscrit surtout dans une démarche de réalisation visant à mêler photographie et cinéma. Paul-Louis Léger parle « d'image filmée ». Enfin, le noir et blanc a ce rendu intemporel qui sied au rituel.

Eloge de la lenteur

L'extrême ralenti illustre cette volonté de réaliser « des images filmées ». Le ralenti est un effet spécial réalisé lors de la prise de vue. Il consiste à filmer en accélérant la cadence. Ainsi, au lieu de 24 images seconde, certaines scènes correspondent à 10 000 images seconde ; ce qui signifie que ce que nous regardons en extrême ralenti, ce sont des instants extrêmement brefs du rituel, absolument imperceptibles à vitesse réelle. Le temps n'est pas suspendu, on en suit au contraire le détail, le mouvement, en suspension.

Travail sonore

Chacun des coréalisateurs travaille sa partie pendant le tournage et ils se retrouvent au moment du montage.

Pour ce qui est de la bande son, elle mêle des sons in mais la plupart du temps off : les voix des principaux protagonistes, comme Gigi ; et les sons d'ambiances captés lors des préparatifs (Valentin et Nicolai lorsqu'ils cousent la paille pour confectionner le corps de l'ours) ou pendant le rituel (cris, chants, clochettes, tambours, trompettes, sifflets, orage...). Tous ces sons, même déformés, participent du documentaire et contribuent à rendre une atmosphère particulière. Le court métrage s'ouvre et se clôt sur une chanson accompagnée d'aboiements de chiens. La voix des participants et leur témoignage accompagnent les images. Combinés, ces témoignages nous donnent une vision globale de Malanka :

- quand il se déroule et sa permanence
- le réveil des sensations
- un nom, un village, pas de patrie, mais des racines
- l'Ours : comment se transformer, les origines, ce qu'il symbolise, une tradition familiale de grand-père en père et fils
- le déroulement de la parade : origines possibles et participants.
- Instinct et communion avec les ancêtres

4/ Le sacré et le profane

Les origines de ce rituel sont floues et diverses selon à qui vous posez la question. Mais une chose est sûre : Malanka existe « depuis toujours ». Gigi explique très clairement comment le village de Krasnoislk se situe dans un espace géographique aux frontières changeantes, parce qu'il fait partie de la Bucovine, région qui depuis 200 ans a appartenu à l'Empire Austro-Hongrois, la Roumanie, la Moldavie, l'Ukraine, la Russie. Pour les ukrainiens, les habitants de Krasnoislk sont des roumains, mais pour les roumains, ce sont des russes. Le rituel de Malanka dépasse les notions de frontière, de patrie, de nationalité car il est lié à leurs racines ; ce qui explique sa permanence et sa survivance y compris lorsque les russes ont voulu l'interdire. Quand on veut assimiler arbitrairement un peuple, on détruit sa culture.

Souvent, un rituel mêle le sacré et le profane.

Quelques critères pour identifier un rituel :

- qui est répétable dans une même situation
- qui suit un certain format plus ou moins souple
- qui dépend d'un savoir commun, d'une convention, d'un code
- qui est en lien avec quelque chose de sacré

Tous ces éléments sont repérables avec Malanka : la date, la durée, la permanence, la préparation. Seuls les hommes non mariés deviennent des Ours. Une séquence avec Gigi est très éclairante pour nous permettre de comprendre les diverses formes d'Ours. Une autre nous explique la fabrication avec des quenouilles, l'épreuve physique de la durée et du poids (entre 40 et 100 kilos), les origines possibles des Ours et des autres personnages.

L'ours est le roi de la forêt, c'est un symbole de puissance. Malanka affirme la supériorité de l'homme sur la bête. Et en même temps, l'homme retourne à l'état sauvage en incarnant ce mammifère. Valentin revêt son costume, oublie son nom et devient Ours. Les jeunes hommes profitent de Malanka pour s'affronter, se confronter (ce qu'ils faisaient auparavant en décembre).

Certains personnages renvoient aux gens du Sud qui auraient attaqué et saccagé le village. Les villageois les prenaient pour des esprits car ils portaient des fourrures sur le visage (en fait pour se protéger du froid). D'autres personnages sont du coup là pour chasser ces esprits.

Le rituel donne des repères dans l'espace et dans le temps, il est un élément structurant de la vie : il rythme les saisons, les âges, donne de la profondeur et du relief à certains moments charnières. Malanka est la transition dans un cycle naturel mais aussi un lien familial et communautaire.

L'un des éléments les plus beaux et les plus frappants de ce rituel est l'incarnation : devenir Ours, se mettre dans la peau d'un personnage de Malanka, est une expérience « mystique ». Les costumes reproduisent ceux des ancêtres, car ainsi ils « se réveillent en nous ». Malanka est « un pont entre les gens d'ici et les gens qui sont morts. » Dernière scène en extrême ralenti ; plan large de face, en contre plongée sur un Ours allongé dans la neige fumant sa cigarette. Fondu au noir.

Malanka est un lien transgénérationnel, une racine solide et immuable.

5/ Pour aller un peu plus loin

Le ralenti et ses effets.

« L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible » Paul Klee.

Le ralenti est employé dans les documentaires sportifs ou animaliers, dans un but descriptif, pour analyser précisément, observer finement. Le ralenti permet de décomposer un mouvement trop rapide pour être lisible. Mais il est aussi artistique, esthétique car il souligne, magnifie, métaphorise.

Le ralenti peut être poétique ou lyrique : *In the mood for love*, Wong Kar Wai : chassé-croisé dans l'escalier du vendeur de soupe. Couplé à un thème musical, il est le moment de la rencontre amoureuse, des émotions tues...

tragique : mort d'un personnage (Hans Gruber dans *Die Hard* ou Dumbledore dans *Harry Potter* avec le même type de plan... ; la scène d'ouverture de *Démineurs* de K. Bigelow où le ralenti scelle le destin du démineur après un moment d'extrême tension et des plans à l'enchaînement très nerveux)

horifique en étirant la scène alors même qu'on préférerait détourner le regard (ouverture de l'ascenseur dans *The Shining / Ready player one*)

chorégraphique, à la fois hors du temps et dynamique, lors d'un « bullet time » dans *Matrix*.

Générique *Raging bull*, Martin Scorsese, 1980. Ralenti à la fois poétique et sportif, avec Jake la Motta seul sur le ring. Le réalisateur a choisi le noir et blanc pour gagner en réalisme lors de l'adaptation de cette biographie.

Un ralenti à la fois écœurant et drôle : la scène du basketball dans *Polly et moi*, 2004, avec Ben Stiller et Philip Seymour Hoffman.

Magnifier la violence ? Visionner la scène de la gare centrale dans *Les Incorruptibles*, Brian de Palma, 1987.

Interroger les rituels à l'heure de la mondialisation et de la modernité.

Qu'est ce qui fait que les rituels perdurent ? Quels sont leurs points communs et leurs particularités d'une culture, d'un peuple à l'autre ?

Au Kerala, dans le sud de l'Inde, les « jeux du tigre » animent les fêtes des moissons entre août et septembre. Les participants sont épilés puis peints en couches successives de la tête aux pieds en félins ou en chasseurs. Ils défilent ensuite au son des tambours en jouant des scènes de chasse.

A Evolène, village Suisse, les Empaillés (revêtus de sacs de jute bourrés de 30 kilos de paille, portant un masque de diable ou de sorcier, munis d'un balai) et les Peluches (peaux de bêtes, cloches et masques à têtes d'animaux) arpentent les rues pour chasser les mauvais esprits de l'hiver.

Rituels en Europe : Lazarim au Portugal, Perchten en Autriche, Beltane en Ecosse...

Au Musée des Confluences à Lyon : exposition temporaire jusqu'au 25/08/2019 « Yokainoshima, esprits du Japon » lie les collections japonaises du musée aux œuvres de Charles Fréger. Cette série de photographies montre les costumes et les masques des rituels des campagnes japonaises.

<https://www.yokainoshima.fr/>